

LA VENTURA DEL CAVALLER N'HUC E DE MADONA

UN NOUVEAU ROMAN
OCCITANO-CATALAN
EN VERS DU XIV^e SIÈCLE *

1. Quelle nouvelle nouvelle ?

Inconstante et variable parmi les déesses anciennes, Fortune est sans doute la patronne de l'érudition : c'est elle qui veille sur les hasardeux chemins de la conservation des manuscrits des siècles révolus, elle aussi qui, si bon lui semble, éclaire l'œil avide et scrutateur du chasseur de trésors bibliographiques. Le texte que nous portons à la connaissance du public dans une édition provisoirement définitive (voir dans les notes la mention scrupuleuse des passages dont l'interprétation est douteuse, et qui seront peut-être élucidés par des chercheurs plus persévérants), pourrait bien être une manœuvre typique de Fortune, qui a voulu faire bénéficier — l'un plus que l'autre — les responsables de cette édition du privilège savoureux de pouvoir transcrire et interpréter un texte qui n'a jamais été vu par aucun des maîtres de la profession, ni P. Meyer, ni M. Milà i Fontanals, ni les deux Rubió, ni A. Pagès, ni R. Miquel i Planas, ni J. M. de Casacuberta, ni aucun de ceux qui vivent actuellement. Les 685 vers du poème narratif que nous faisons paraître sont une pièce

* Le présent travail a été publié en version catalane dans une édition privée de la série d'opuscules « stelle dell'Orsa », publiée à Bellaterra (Barcelone) en 1986.

de plus à ajouter au casse-tête qu'est le récit médiéval catalan en vers ¹, et ils apportent une nouvelle série de problèmes à ajouter à l'ensemble. Les caractéristiques linguistiques et littéraires de notre texte renvoient au domaine de *Blandin de Cornualla* et de la *Faula* de Guillem de Torroella ; toutefois, si l'on veut entrer dans les subtilités des genres et des sous-genres, la présence des éléments merveilleux et l'absence (du moins apparente) de références arthuriennes permettent plutôt de le situer du côté du *Fraire de Joi* et *Sor de Plaser* et des lais donnés en exemple dans le *Salut d'amor*. Ce n'est pas un hasard si les « noves rimades » dont nous parlons constituent la partie centrale d'un récit de chevalerie dont le protagoniste, N'Huc, jouit de l'amour d'une dame puissante et fort singulière, que le texte nomme tout simplement Madona, et qui appartient clairement à un monde supérieur à celui des humains. Le chevalier N'Huc est le favori de la fée qu'est en réalité Madona, qui se montre tendrement amoureuse de lui ; en fait le récit conservé commence *ex abrupto* lorsque le protagoniste est tombé en disgrâce pour avoir transgressé, selon nos déductions, une interdiction absolue. Tout romaniste aura reconnu là le sujet des lais de *Lanval*, *Graelent*, *Guingamor* qui narrent les amours orageuses d'une fée et d'un mortel ². Commençons, donc, par un bref résumé de l'intrigue.

1. Isabel de Riquer a classé notre texte dans ce domaine : *Les poèmes narratifs catalans en « noves rimades » des XIV^e et XV^e siècles*, dans *Revue des Langues Romanes*, t. XCVI, 2 (1992), p. 327-350, spécialement p. 333-334. Il faut rappeler que les premières éditions de nouvelles ou romans catalans en vers ont paru dans *Romania* : A. Morel-Fatio, *L'amant, la dame et le confesseur*, dans *Rom.*, t. X (1881), p. 497-518 ; *Mélanges de littérature catalane, III*, dans *Rom.*, t. XV (1886), p. 192-235 ; P. Meyer, *Nouvelles catalanes inédites*, dans *Rom.*, t. XIII (1884), p. 264-284 ; t. XX (1891), p. 193-215 et 549-615 ; A. Pagès, *Poésies catalanes inédites du Ms. 377 de Carpentras*, dans *Rom.*, t. XLII (1913), p. 174-203 ; *Poésies provenço-catalanes inédites du manuscrit Aguiló*, dans *Rom.*, t. LIV (1928), p. 11-65 et 197-288.

2. La relation entre la fée et le mortel est un motif folklorique cité par Stith Thompson, *Motif-index of Folk-literature*, 6 vols., Helsinki, 1934 : vol. III, F 302.6 « Fairy mistress leaves man when he breaks tabu », et vol. I, C 31.9 « Tabu : revealing secrets of supernatural wife », C 31.5 « Tabu : boasting of supernatural wife ». Dans la tradition médiévale, l'œuvre la plus célèbre est sans aucun doute *Lanval*, de Marie de France, l'un des plus beaux contes de toutes les littératures romanes et, selon Cesare Segre, le représentant authentique du thème folklorique — celtique en l'occurrence — inséré pour la première fois dans un contexte culturel occidental (*Lanval*, *Graelent*,

Un beau matin, après une messe suivie d'une brève collation, N'Huc et l'un de ses écuyers rencontrent au bord de l'eau En Traver et l'un de ses écuyers. N'Huc sait que En Traver est un traître et qu'il est responsable de ses maux, et il décide d'en découdre avec lui. Deux batailles s'engagent. Au cours de celle des chevaliers, En Traver menace N'Huc de lui prendre son heaume, mais après qu'ils sont tous deux tombés de cheval, celui-ci lui fend le sien. Malgré le danger encouru, En Traver frappe N'Huc sur son bouclier et l'insulte. N'Huc s'échauffe et lui coupe le bras droit ; maintenant, se dit le protagoniste, il ne pourra plus le blesser que s'il est gaucher. Quand En Traver s'en rend compte, il veut séparer les écuyers. Lorsqu'il le voit venir, l'écuyer d'En Traver se plaint d'être attaqué par deux hommes ; mais l'écuyer de N'Huc lui promet que son maître l'épargnera ; d'un commun accord ils décident tous les deux d'abandonner le combat, car l'écuyer d'En Traver veut se porter au secours de son seigneur (1-103).

N'Huc et son écuyer reprennent leur chevauchée ; le soir, ils rencontrent des hommes en deuil qui transportent du bois sur des charrettes. Ils répondent aux aimables questions qui leur sont faites : que leur deuil est dû au malheur qui s'est abattu sur leur seigneur, qui a tout perdu à cause d'un mensonge qu'il a proféré (104-128).

Dès qu'ils sont entrés au palais, on enferme l'écuyer en prison. N'Huc en est affligé, et lorsque Violeta arrive et se lamente de porter le deuil à cause de lui, il refuse de s'alimenter. Elle insiste aimablement, mais à la fin elle accepte de l'emmener au lit sans manger. Une fois dans la chambre, N'Huc se plaint d'être seul au lit, et il demande à Violeta d'avoir pitié de lui. Elle demande comment faire, et N'Huc lui dit qu'il veut mourir ; pour cela, il lui demande de l'introduire dans la chambre de Madona. Violeta lui répond qu'elle aussi elle mourra si elle accepte, comme l'écuyer qui l'a conduit au palais. N'Huc promet de mourir à son tour s'ils meurent,

Guingamor, dans *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, Modena, 1959, vol. II, p. 756-770). Pour la bibliographie sur *Lanval*, voir Glyn S. Burgess, *Marie de France. An Analytical Bibliography*, Londres, 1977 [*Research Bibliographies and Checklists*] ; pour le texte, voir l'édition de Jean Rychner, Paris, 1971 [CFMA].

et la demoiselle décide de l'accompagner à la chambre de Madona (129-206).

La chambre est sombre et tendue de deuil, le lit surmonté d'un baldaquin noir, et la lumière rare et indirecte. Violeta est immédiatement arrêtée et emprisonnée. Avec tristesse, Madona annonce au protagoniste que l'écuyer et la demoiselle seront exécutés au lever du jour. N'Huc se lamente alors, et après avoir reconnu ses erreurs, il demande à être décapité pour qu'en échange Violeta et l'écuyer aient la vie sauve. Soudain Madona décide de lui accorder sa pitié : elle lui concède les vies de la demoiselle et de l'écuyer, et l'invite à se mettre au lit avec elle. Elle lui promet aussi de rendre les otages, de le réconcilier avec le roi et de lui livrer de grandes sommes d'or et d'argent. Mais elle lui annonce qu'après cela elle partira et que la relation entre eux deux restera dans leur souvenir comme un rêve : l'aventure le veut ainsi et elle n'y peut rien. N'Huc se met au lit : douleur et tristesse se mêlent à la douceur des jeux d'amour. Pendant huit jours, N'Huc et Madona vivent en cachette une idylle douce-amère : seuls quelques domestiques sont à leur service, et point ne leur est besoin de fréquenter le monastère, car ils font chanter la messe là où ils se trouvent. Finalement, N'Huc doit partir : il quitte en pleurant l'écuyer qui l'a conduit auprès de Madona (207-308).

N'Huc retourne à la cour et le roi lui reproche de ne pas avoir fait la preuve de ce qu'il avait annoncé. Lui se montre confiant. Un jour, alors que les courtisans se divertissent dans un pré près du château, la sentinelle annonce l'arrivée d'une compagnie importante de gens à cheval élégamment vêtus, qui s'approchent de N'Huc pour lui demander où ils peuvent planter la tente de Madona. N'Huc indique l'endroit où ils sont assis, et on plante rapidement le mât qui doit soutenir la luxueuse tente. Au haut du mât, on place un pommeau d'or surmonté d'un aigle, qui sont lumineux et resplendissants. La toile de la tente est recouverte de dessins d'éléments architecturaux d'une valeur incalculable. Le roi en est émerveillé, et fait retirer les fers des otages. Il voit le triomphe de N'Huc et se sent trompé par les « lausengiers ». La sentinelle prévient de la venue de chevaliers, mais il s'agit en fait de bourgeois et d'écuyers qui plantent leurs tentes. Viennent aussi des gens de basse souche : jongleurs, bateleurs, et autres. Ils se tiennent à l'écart des autres et sont très nombreux. La sentinelle annonce l'arrivée, à grand renfort de trompettes, d'une

suite divisée en deux groupes. N'Huc et le comte d'Aguilén sortent recevoir Madona ; lorsqu'ils se trouvent près de la luxueuse charrette qui la conduit, elle fait installer pour eux un escalier doré sur lequel ils doivent monter ensemble. Madona prend le comte par une main et de l'autre elle enlace N'Huc. Le comte reçoit un généreux cadeau de pierres précieuses et prie Madona d'avoir pitié de N'Huc. Le comte et N'Huc descendent et accompagnent la bannière bariolée de Madona, fixée sur la somptueuse charrette tirée par vingt chevaux ; au sommet du mât de la tente, une escarboucle lumineuse. De très belles dames et demoiselles forment la suite de Madona. Les chevaliers entourent N'Huc et l'encouragent ; l'un d'eux lui dit que Madona est pieuse, qu'il doit avoir confiance, qu'il aura leur appui à eux tous. Le comte d'Aguilén réplique que N'Huc a vraiment souffert pour faire valoir la vérité et qu'il est homme à aider les gens ; d'autre part, il sera un excellent seigneur pour tous. N'Huc et le comte s'approchent de la charrette de Madona ; elle apparaît en public, éblouissante, flanquée des deux chevaliers. N'Huc se lamente du bien perdu et se plaint du châtement excessif qui lui a été infligé pour avoir parlé ; sans pitié, sa vie ne vaut plus rien. Madona regarde N'Huc en face ; lorsqu'elle le voit pleurer, elle soupire. Le comte d'Aguilén se console au sujet de N'Huc. Ils prennent tous place avec solennité ; dix jongleurs arrivent et parlent d'armes et de mérite, mais aussi de pitié. Madona les écoute (309-578).

Soudain, le roi entre. Madona l'accueille, mais elle refuse l'invitation à dîner avec lui, bien qu'il se mette à sa disposition. Madona fait alors au roi un discours sur les devoirs d'un bon gouvernant, qui ne doit pas ajouter foi envers les « lausengiers ». La dureté avec laquelle elle le traite est en relation avec le motif de sa venue : faire la preuve des paroles prononcées par N'Huc. Elle était donc sa compagne au lit et à la table, et voilà qu'il lui faut partir, chose qui lui coûte. La faute en est à l'orgueil du roi ; elle souhaite que Dieu le confonde. Le roi lui donne entièrement raison et propose de réhabiliter N'Huc, en lui donnant trente châteaux autour de La Garnatxa, et en en faisant son favori. Les « lausengiers » seront décapités. N'Huc prend possession des châteaux et des gens fidèles à sa personne. Une fois les tables servies, le roi veut prendre congé, mais Madona le retient. Après le banquet, la vaisselle d'or est

remisée à La Garnatxa. Le roi prend congé, les dames se retirent, et N'Huc va retrouver les siens (579-685).

2. Quelques caractéristiques de *N'Huc e Madona*

Au long des six parties selon lesquelles nous avons divisé l'intrigue de notre texte, les faits tournent toujours autour des actions et des sentiments du protagoniste N'Huc ; il pourrait d'ailleurs donner son nom au texte, à l'instar des lais de *Lanval*, *Graelent* ou *Guingamor* évoqués ci-dessus³. Si nous proposons de faire apparaître le nom de Madona dans le titre, c'est par symétrie avec ce que fit Rubió i Lluch lorsqu'il baptisa *Curial e Güelfa*, mais également parce que nous considérons que la « fortune » de N'Huc dépend en grande partie de sa relation avec le personnage féminin. La lenteur de l'exposition de la 5^{ème} partie, avec toute la complaisance qui s'y exprime devant le luxe et l'ostentation des richesses, permet de penser que la longueur globale du *N'Huc e Madona* devait être au moins le double du fragment conservé. C'est pourquoi nous allons évoquer brièvement les traits littéraires d'un texte mutilé que nous pouvons considérer provisoirement comme issu du genre connu sous le nom de lai narratif⁴.

Ce récit mutilé et anonyme nous offre bien peu d'éléments permettant de le situer dans le temps et dans l'espace. Si nous suggérons la seconde moitié du xiv^{ème} siècle, c'est par analogie avec les textes catalans mentionnés ci-dessus, et pour des raisons paléographiques (voir ci-après le troisième chapitre). C'est aussi pour des

3. Pour les textes des lais anonymes de *Graelent* et *Guingamor* — et tous les autres —, voir Prudence Mary O'Hara Tobin, *Les lais anonymes des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, 1976.

4. Dans l' *Història de la Literatura Catalana*, Barcelona, 1964, vol. II, p. 12 et 42, Martín de Riquer parle de la présence du genre roman en Catalogne, et le caractérise comme « courtois, parfois allégorique et à l'atmosphère merveilleuse ». Il renvoie en note aux travaux de Frappier et aux siens sur ce sujet. En fait, de par son origine folklorique, le lai narratif est une espèce de conte ; Hans Robert Jauss, par exemple, l'englobe nettement dans la catégorie *Tale*, dans la classification des genres narratifs brefs qui accompagnent son article *The Alterity and Modernity of medieval Literature*, dans *New Literary History*, t. X (1979), p. 181-227.

raisons linguistiques. *N'Huc e Madona* est écrit dans la langue hybride, quoique intentionnellement occitane, des poètes lyriques et des romanciers en vers catalans du ^{xiv}^e^e et du début du ^{xv}^e^e siècle⁵. C'est une langue où, on le sait, coexistent des solutions phonétiques et morphologiques des deux langues, et selon une distribution irrégulière ; il en va de même, en général, pour la syntaxe et la sémantique, quoique cela soit moins facile à cerner. La coloration occitane du texte est cependant très nette en ce qui concerne la morphologie verbale et l'emploi de la déclinaison sigmatique (voir par exemple les notes correspondant aux v. 3 et 10), et ce malgré la graphie qui est de tradition catalane, et quelques erreurs de morphologie occitane dues à une confusion avec le catalan.

Du point de vue linguistique, nous n'avons pu détecter aucun phénomène particulièrement significatif, hormis la présence de toute une série de rimes en -é, qui correspondent généralement à des formes verbales du parfait délibérément francisées (*devalé*, *sospiré*, v. 139-140 ; cf. la note du v. 57). À cet endroit, d'ailleurs, le terme phonétiquement déformé est un substantif à la forme étrange : *asberc de malé*. Ces rimes, qui se présentent comme des licences poétiques, rappellent les techniques des jongleurs, et pourraient permettre d'établir un rapprochement non plus avec la littérature occitane, mais avec la littérature française.

La versification du texte est peu stricte, selon la coutume pour le vers narratif. Au troisième chapitre de cette présentation, nous exposons les caractéristiques du manuscrit et des deux mains que l'on y détecte ; s'ensuivent des difficultés de lecture et de compte syllabique. On trouve aussi des fragments où les corrections surajoutées ne résolvent en rien les problèmes de rimes (notes 395, 423-424 et 641-642). Malgré les cas indiqués ci-dessus, les vers de *N'Huc e Madona* sont toujours de huit syllabes et à rime consonantique. On remarque quelques vers courts (par exemple le v. 39 et le v. 512), et quelques vers longs (cf. un curieux décasyllabe au v. 361). Les rimes sont le plus souvent grammaticales et ne présentent aucune complication.

5. Le problème a été plus longuement étudié pour la poésie lyrique que pour la poésie narrative. Pour la première, voir l'étude de M. de Riquer sur la langue de Febrer dans son édition des *Poesies*, Barcelona, 1951, p. 140-160.

Du point de vue rhétorique, *N'Huc e Madona* est un texte simple, présentant des descriptions nombreuses et détaillées et des dialogues réalistes, comme il sied au genre dont il relève. Il nous semble qu'il faut souligner la précision de l'auteur anonyme (voir en particulier le combat entre N'Huc et Traver aux v. 35-72), ce qui implique une grande richesse lexicale et un certain métier littéraire. Nous avons déjà indiqué que le fragment littérairement le plus construit de ce récit mutilé est la partie 5 (v. 309-578), où l'auteur fait défiler dans l'imagination du lecteur-auditeur une longue succession de personnages appartenant aux différentes couches sociales, et tout le luxe des carrosses et de l'apparat qui précède l'apparition de Madona en public. Comme nous le précisons dans les notes, le narrateur a alors recours à la voix d'une sentinelle pour offrir avec plus de vraisemblance une description des fastes déployés par la fée. C'est au long de ces descriptions, qui plaisaient tant aux hommes de l'automne médiéval, que notre auteur anonyme se permet une paronomase qui aurait fait les délices d'un poète lyrique de l'école du « trobar ric » (cf. la triple acception du mot *cap* décrite en note 365-366). Peut-être pouvons-nous tenter d'attribuer à notre auteur quelques traits ironiques, présents dans les dialogues. Nous voulons parler de deux fragments (v. 66-67 et 147-150 respectivement) : dans le premier, N'Huc prétend ne pas craindre les coups de son ennemi, à qui il vient de couper le bras droit, car il lui semble qu'il n'est pas gaucher ; dans le second, Violeta, la servante de Madona, endeuillée et mal vêtue par la faute du péché de N'Huc, le salue et lui dit qu'il est responsable des soies orientales dont elle est parée.

Nous pouvons déduire de ces diverses observations que l'atmosphère de ce récit mutilé, nettement dominée par un désir de vraisemblance, nous renvoie à l'univers courtois, et que le thème central en est précisément l'existence sur terre d'un être surnaturel comme Madona. La manière de traiter le merveilleux consiste à l'associer à la richesse la plus colossale. Il suffit de lire le fragment (v. 377-380) où la seule vision de la tente de la fée convainc subitement le roi de son erreur, lui qui avait douté que N'Huc eût pu bénéficier d'une protection surnaturelle. Il semble bien que richesse, faste et luxe soient la matière même du merveilleux dans le roman.

Ceci mis à part, notre nouvelle présente une certaine véracité. Les personnages, tout d'abord, correspondent tous à des types attestés : deux chevaliers au § I, N'Huc et Traver, avec leurs écuyers

respectifs ; une grande dame, aux § II-IV, accompagnée de ses serviteurs endeuillés par un grand malheur, et de son amant clandestin. Dans le château du roi, aux § V-VI, des courtisans, parmi lesquels se trouvent quelques comploteurs envieux, ainsi qu'un ami fidèle du protagoniste, le comte d'Aguilén (v. 434). On remarque d'autre part, tout au long de ces paragraphes, le nom propre d'un château qui semble appartenir ou avoir appartenu à N'Huc, La Garnatxa (v. 387), et la présence d'otages que le roi tenait en son pouvoir et qu'il libère dès qu'il se persuade que N'Huc ne lui a pas menti.

Les quelques noms propres, qui sont tous consignés au paragraphe précédent, semblent renvoyer — exception faite de celui de Violeta (v. 144), et peut-être aussi de ceux qui apparaissent au v. 290 — à un monde de fiction reflétant une certaine réalité catalane médiévale. On remarque également l'insistance sur des thèmes courtois, comme celui des « lausengiers » ou celui des devoirs du bon seigneur (cf. le discours de Madona, v. 589-622). De ce point de vue, la fée devient en quelque sorte le juge des attitudes des puissants, et lorsqu'elle défend son chevalier, elle s'en prend à la transgression de deux vertus courtoises : la fidélité et la générosité. L'exposé des principes fondamentaux de l'éthique courtoise (cf. le discours de Madona cité ci-dessus) fait ainsi de *N'Huc e Madona* un texte à portée didactique.

Le côté sentimental reste relégué dans notre récit, peut-être du fait même de sa mutilation. En tout cas, rien ne nous prouve que N'Huc soit l'objet d'un siège amoureux de la part d'une éventuelle reine-Phèdre, comme c'est le cas dans les modèles du genre, *Lanval* et compagnie⁶. Les deux seuls pôles de l'intrigue sentimentale sont le chevalier et la fée, qui apparaissent au moment le plus triste de leur histoire, quand — du moins on le suppose — la divulgation du secret de la « druderia » qui les unit met un terme à la relation entre

6. C'est la passion éprouvée par la reine Genièvre pour Lanval qui déclenche les malheurs de ce dernier ; lorsque le chevalier, qui jouit déjà des faveurs de la fée, se refuse à elle, il met ainsi en évidence qu'il a une amie d'un rang supérieur à la souveraine. Cette révélation rompt le charme, et Lanval perd la fée. Toutefois, avant de regagner son univers, celle-ci fait irruption à la cour pour témoigner de la véracité des propos de son chevalier et pour faire la preuve de sa propre beauté. Lorsqu'elle se retire, Lanval saute sur la croupe de son cheval et disparaît avec elle.

un mortel et une dame d'un autre monde. Il faut sans doute reconnaître alors la force du repentir de N'Huc, et son désir opiniâtre de mourir à partir du v. 153. Il est probable que ce soit ce comportement exemplaire dans des circonstances aussi difficiles qui incite Madona à lui faire cet étrange don d'elle-même dans un lit paré de deuil (v. 259 et ss).

Sur ce point, nous considérons comme très élaborée du point de vue littéraire la description de l'émotion douce-amère que vivent les amoureux au cours de la semaine d'adieux qu'ils s'accordent, enfermés dans le château de Madona. C'est également au cours de cet épisode qu'est citée la « fortune » inexorable qui guide les destins des protagonistes, et où la fée explique en quoi consiste, en fait, la relation qui les a unis :

E après prendets comiat :
axí com si aviets somiat
er tostemps de mi e de vós

(v. 271-273)

Cet être surnaturel fait de la matière même des rêves est cependant doté d'une éblouissante beauté physique et d'une très grande capacité d'aimer. Madona, la dame idéale de l'ancien monde courtois, est fondamentalement pieuse parce qu'elle est une « fina amant ». Point n'est besoin en fait que le comte d'Aguilén lui rappelle (voir les v. 467-474), dans ce que nous avons appelé en note un succinct « salut d'amour », les excellences de la vertu de merci. Nul besoin non plus pour elle d'entendre les chansons des troubadours (v. 576) qui exaltent cette excellente qualité : sa seule présence au château du roi est en soi un acte de pitié. Derrière l'exemplaire passion de Madona pour N'Huc, il y a donc peut-être aussi quelque chose du didactisme courtois que nous devinions en amont⁷.

7. Nous pouvons postuler sans grand risque de faire erreur qu'au début de *N'Huc et Madona*, on racontait que N'Huc était un chevalier pauvre, qui devint puissant grâce aux faveurs de Madona. Les « lausengiers » l'accusent auprès du roi de s'être procuré ses richesses de façon malhonnête, et N'Huc se voit contraint de trahir le secret de ses amours avec une fée. Mais quel devait être le dénouement ? Dans *Lanval* et dans *Graelent*, les fées emmènent avec elles leurs amants respectifs ; dans *Guingamor*, le protagoniste parvient par lui-même au château de l'autre monde, là où trois jours sont trois-cents ans. *Désiré*, qui aime une fée et en a même des enfants, finit par partir pour

3. Le manuscrit

Le manuscrit qui nous a transmis l'*Aventure du chevalier N'Huc et de Madona* est actuellement le manuscrit 2922 de la Bibliothèque de Catalogne. Il a été découvert dans une malle, comme cela arrive pour ce genre de texte littéraire. La malle provenait du legs de documents historiques que le marquis de Saudín fit à la Bibliothèque peu de temps avant d'être assassiné -avec son fils-, quand la guerre civile éclata. Le legs Saudín était, et reste, un ensemble précieux de parchemins et de documents divers, datés entre le XII^{ème} et le XIX^{ème} siècle ; dans son état actuel, ce legs comprend des documents des lignées des Sala i Alemany, Sanç i Mont-rodon, Sanç i de Barutell, Sanç i de Gregorio-De Paternò, De-Paternò-Maroto i Venero de Valero i de Sanç, entre autres. La dernière documentation appartient à Maria Lluïsa d'Agulló, *olim* de Sentmenat i de Sanç (†1850), marquise de Gironella, comtesse de Claramunt et baronne de Florejacs, qui épousa en 1830 Manuel Maria Calvo-Encalada, marquis de Saudín et de Villa-Palma de Encalada.

Parmi tous les membres de cette famille, celui qui s'est le plus distingué dans le domaine de la culture est Joan de Sanç (Sans) et de Barutell (Barcelona, 1756-1822), historien de la marine, et spécialiste de Miguel de Cervantes. Dans les archives Saudín, on conserve plusieurs de ses liasses qui contiennent des copies et des extraits de documents des archives de Barcelone et de Simancas, concernant principalement l'histoire navale et l'histoire maritime de la Couronne d'Aragon et de Gênes, ainsi que quelques curieux mémoires sur la population de Barcelone ou sur « los montes de Segura de la Sierra »- publiés à Madrid en 1811 et imprimés par Ibarra, en collaboration avec Martín Fernández de Navarrete-, et d'autres discours ou études, presque tous inédits. On y conserve également sa correspondance avec Fernández de Navarrete, marin, biographe de Cervantes et prolifique historien de la marine espagnole, qui fut chargé plus tard -de 1825 à sa mort- de la direction de l'Académie

l'autre monde avec toute sa famille (voir *Les lais anonymes*, cités en note 3). Ici, nous avons l'impression que Madona s'en va et que N'Huc reste, contrairement à la tradition littéraire. Il nous semble qu'il s'agit là d'une exigence due au caractère « réaliste » et « didactique » que prend le vieux thème du lai dans notre roman mutilé.

Royale de l'Histoire. C'est très certainement Fernández de Navarrete qui publia en 1832, grâce à une subvention de l'Académie Royale qu'il présidait, la *Memoria sobre el incierto origen de las barras de Aragón... en que se demuestra ser falso haberlas concedido ... Carlos Calvo... al conde Wifredo II el Velloso*, que Joan de Sanç i de Barutell n'avait pu faire éditer avant sa mort en 1822⁸.

Ce Joan de Sanç fut membre des académies royales des Belles Lettres de Barcelone et de l'Histoire de Madrid. En 1822, Barcelone ayant retrouvé son Université — quoique pour peu de temps — il fut nommé bibliothécaire de cette institution. Mais il mourut cette année-là, et put à peine exercer cette charge, qui était attribuée pour la première fois dans la nouvelle étape de l'histoire de l'Université.

Il eut un frère, Ramon (Alella, 1762 - Cadix, 1811), marin, membre de l'Académie Royale des Belles Lettres à partir de 1804 et conseiller municipal à perpétuité de la ville de Barcelone, représentant aux Cortès de Cadix, où il mourut dès les premières sessions, et une soeur, Maria Antònia, abbesse du monastère de Santa Maria de Valldonzella (1794-1830). Ils étaient tous les arrière-petits enfants du militaire Francesc de Sanç i de Miquel, membre dès 1700 de l'Academia dels Desconfiats de Barcelone, époux de Maria de Mont-rodon i de Mas. Partisan de la couronne d'Autriche, il mourut en exil à Vienne. Francesc de Sanç i de Sala, l'un des fils de Ramon de Sanç i de Mont-rodon, outre son appartenance à l'Academia de Bones Lletres dès 1770, fut chanoine et vicaire général du diocèse de Barcelone pendant l'occupation napoléonienne. En 1814, il s'empressa de publier une *Manifestación de los servicios hechos a la Iglesia y a la Patria... durante la permanencia de los franceses en la misma*.

C'est de ce climat académique et littéraire que provient le manuscrit -malheureusement fragmentaire- que nous présentons ici. Dans la malle dont nous avons parlé ci-dessus, il était mélangé avec tout un tas de documents divers, de « peu de valeur », aurait-on dit dans un inventaire notarial ; il y avait par exemple des reçus déchirés, des couvertures de liasses des XVIII^{ème} et XX^{ème} siècles

8. Quant à l'auteur de cette œuvre, cf. F. Torres Amat, *Memorias para ayudar a formar un diccionario crítico de los escritores catalanes*, Barcelone, 1836, p. 222-223. À l'Académie Royale de l'Histoire de Madrid, on conserve les papiers historico-littéraires de Sans Barutell, cf. *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XCVIII (1931), p. 420.

dépourvues de rubans, des classeurs vides, des images pieuses du xix^{ème} siècle, des papiers buvards utilisés il y a plus de cent ans, et *alia similia*.

Le manuscrit est formé par quatre feuillets doubles de papier vergé, peu épais, de fabrication italienne, de 31,5 x 23,5 cm, pliés et cousus en leur milieu ; l'ensemble forme un cahier allongé, de huit feuilles de 31,5 x 11,8 cm. Les feuilles 1 et 3 portent un filigrane qui représente, selon la nomenclature de Briquet, un « fruit en forme de poire ou de figue, accompagné de deux feuilles »⁹, filigrane qui, selon l'auteur, est « extrêmement abondant »¹⁰. La marque du papier de notre manuscrit n'est pas exactement la même sur les deux feuilles, étant donné qu'elles présentent toutes les deux quelques légères différences. D'après leur hauteur et d'autres détails, elles ressemblent à celles que Briquet a répertoriées sous les n^{os} 7346 et 7374 : la première est attestée à Torcello en 1338, et la seconde à Florence entre 1345 et 1354. Pour Oriol Valls i Subirà, le fruit représenté sur le filigrane est plutôt le fruit du grenadier ; on trouve chez Valls deux marques du papier très semblables à celles de notre manuscrit : ce sont les n^{os} 1567 et 1568¹¹, datés de 1303 et de 1338 respectivement, et attestés dans les archives notariales d'Olot. Valls ajoute que l'histoire de ce filigrane en Catalogne peut être consignée à partir des années 1303 et 1315, dates antérieures à celles indiquées par Briquet. C'est pourquoi on peut affirmer que ce filigrane, comme celui de la cloche, du dragon et du bœuf parmi d'autres, est très vraisemblablement l'un des plus anciens de notre pays.

Le texte a été écrit en Catalogne orientale, en lettres gothiques cursives ; la calligraphie n'est pas extrêmement soignée, mais elle est l'œuvre d'un écrivain professionnel de la seconde moitié du xiv^{ème} siècle. C'est l'œuvre d'une seule main, mais on y détecte des corrections légèrement postérieures, faites d'une autre main¹² à la

9. Charles Moïse Briquet, *Les filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, Leipzig, 1923, vol. II, p. 402-405.

10. *Ibid.*, p. 402.

11. Oriol Valls i Subirà, *Paper and watermarks in Catalonia*, Amsterdam, 1970, vol. I, p. 394-395 ; vol. II, p. 227.

12. Outre les corrections, cette main a ajouté les v. 55, 63, 391, 562, 670-673 et 684.

va-vite, et que l'on peut dater du xv^{ème} siècle. Le texte est écrit en colonne, et présente un nombre irrégulier de lignes, qui va de 40 à 45 ; la justification est, donc, de dimensions variables, et mesure 26,2/27 x 6,5/7 cm approximativement.

Les traits paléographiques les plus intéressants, comme le *ductus* ou les signes d'abréviation présents tout au long de l'écrit, sont ceux que l'on trouve habituellement dans les textes copiés de main catalane, tout particulièrement à la fin du règne de Pere III dit le « Cerimoniós ». Nous avons procédé à une comparaison minutieuse des lettres utilisées dans notre manuscrit avec celles d'autres textes écrits également en cursive et datés de la seconde moitié du xiv^{ème} siècle, provenant de *scriptoria* monastiques privés ou de la chancellerie royale, sans pouvoir déceler de différence frappante. Les lettres f, p, h, z, y, x et R majuscule sont les mêmes ; les signes d'abréviation de e, us, re, er, ur, ro, ri et tous les autres également.

Les signes de ponctuation, ceux du copiste lui-même sont ceux que l'on trouve habituellement à cette époque : points placés sous les lettres qu'il faut supprimer, ou ligne au-dessus du mot, ou lettres que le copiste veut refuser. La seconde main, celle qui a corrigé ou complété le texte, parfois à tort, supprime les lettres en les biffant d'un gros trait ou parfois de petites lignes. Mais le plus souvent, la seconde main a rectifié en écrivant par-dessus les lettres à modifier, sans avoir au préalable biffé l'écriture primitive.

Les feuilles du manuscrit ne présentent aucune sorte de lignes. La couleur actuelle de l'encre est marron clair.

Les lettres figurant au début de chaque vers sont toujours des majuscules, et sont séparées de la suite par un espace pratiquement uniforme, de sept mm environ.

Le manuscrit n'a pas été relié. Les deux feuilles extérieures (feuilles 1 et 8) tout particulièrement présentent, en leur partie supérieure, une ancienne trace d'humidité qui, très heureusement, n'affecte en rien le texte, ainsi qu'un petit fragment grignoté, probablement par des lépismes, d'où la disparition de quelques lettres ; nous les avons indiquées en note à chaque endroit.

Selon les déductions que nous faisons à partir de l'intrigue, le récit mutilé actuel devait occuper, dans son état originel, le double du nombre de feuilles actuel. Compte tenu du fait qu'il nous manque quelques feuillets doubles extérieurs, le texte devait occuper un cahier de 5/6 feuillets doubles et une bonne partie d'un autre.

4. Note à l'édition

L'édition de *N'Huc et Madona* que nous proposons a été réalisée selon les présupposés méthodologiques qui semblent s'imposer dès lors que l'on travaille à partir d'un manuscrit unique : d'une part, fidélité totale au texte et étude des caractéristiques paléographiques de l'écriture ; de l'autre, rectifications des erreurs les plus évidentes. Dans les notes qui accompagnent l'édition, nous faisons mention des observations paléographiques et de toutes les lectures refusées.

Quant aux critères d'édition proprement dits, nous avons séparé les mots, nous avons ponctué et accentué selon les conventions du catalan moderne. En revanche, nous n'avons modifié aucune graphie, excepté la régularisation du *u* et du *v*, et du *i* et du *j*. Nous avons employé le « punto alto » pour séparer les voyelles agglutinées avec perte d'un élément du second mot, et l'apostrophe pour séparer les voyelles agglutinées avec perte d'un élément du premier mot. Comme en catalan moderne, les tirets séparent les formes pronominales atones des verbes. L'application de l'accentuation du catalan du *xx^{ème}* siècle à un texte relevant de l'univers ambigu de la langue poétique de la Catalogne du *xiv^{ème}* siècle présente des difficultés supplémentaires, que nous avons essayé de résoudre en respectant la phonétique occitane des mots et des formes que l'auteur mélange avec les mots catalans, mais qui n'ont jamais été propres à cette langue. C'est le cas, par exemple, de la désinence *-éron*, analysée dans la note du v. 3.

Les critères exposés ci-dessus résultent de notre pari pour la catalanité de base de la langue de *N'Huc et Madona* ; il en découle quelques conséquences sur les notes. En effet, c'est du point de vue du catalan¹³ que nous avons tenté de commenter les éventuelles obscurités du texte, et de rendre compte d'usages appropriés ou inappropriés de la déclinaison sigmatique, de traits graphiques -et probablement phonétiques- de l'occitan, de nuances sémantiques des mots attestés dans la seule langue des troubadours. Nous avons cité

13. C'est pourquoi nous nous en remettons en premier lieu au *DCVB*, *Diccionari Català-Valencià-Balear*, d'A. M. Alcover et F. de Moll, 10 vol., Palma de Mallorca, 1930-1962, et en second lieu aux lexiques occitans (E. Lévy, *Petit dictionnaire Provençal-Français*, Heidelberg, 1966).

tous les cas — peu nombreux au demeurant — où des formes et des sens ne sont pas attestés, ainsi que les passages que les difficultés de lecture rendent douteux.

Les notes sont ainsi proches d'une glose continue apportée au texte, dans la mesure où toutes sortes d'observations y sont consignées : notes paléographiques, descriptions d'erreurs et de lectures refusées, commentaires phonétiques et grammaticaux, attestations de mots, digressions interprétatives, appels à la logique du récit et déductions des parties manquantes. Etant donné la nature fragmentaire de *N'Huc et Madona*, il nous a semblé nécessaire d'explicitier tout ce que nous comprenons et supposons : les démentis argumentés seront les bienvenus.

[...]

- | | |
|--------------------------------|----|
| [1r] Ausiren missa matinal, | |
| puyt tornaren-se'n vas l'estal | |
| e sol un petit se dinèron | |
| e armèron tost e puyèron ; | |
| prèndon armes, anèron-se'n, | 5 |
| cavalquèron ardidament. | |
| Cant foren en una ribera, | |
| ffores après de la carrera, | |
| èls viron venir En Traver, | |
| aquel fals tràtxer mocenoguer | 10 |

1. Le sujet de ces verbes est double : *N'Huc* le protagoniste, mais aussi l'écuyer dont nous verrons plus tard qu'il est chargé de le conduire au palais de *Madona* (v. 190-191, 228 et 306-307). — 2. *vas* : ms. avec un tilde superflu, biffé par le copiste ; *estal*, pour « *hostal* », variante phonétique de ce terme, qui n'a rien à voir avec le mot cité dans le *DCVB* s.v. *estal*. — 3. *un* : ms. .i. ; nous accentuons comme voyelle ouverte le *e* de toutes les troisièmes personnes du pluriel des parfaits des verbes de la première conjugaison, très nombreux dans le texte, car il s'agit de formes strictement occitanes. Mais *resposèron* (v. 115) est de la seconde conjugaison. — 4. *armèron* : ms. *armeren* ; corrigé par le copiste ; le *y* de *puyèron* a une valeur palatale fricative sonore ; mais dans de nombreux autres cas, la graphie correspond à la nasale palatale, voir v. 49 *seyeras* et passim. — 8. Ms. *ffores* avec trait d'abréviation superflu. A la suite de après, *ardidamen*, biffé. Cf. v. 24. — 10. *tràtxer*, au sens du catalan *traïdor*, « traître » (cf. v. 15). Malgré le démenti apporté par la syntaxe, il s'agit d'un nominatif occitan qui alterne avec *trachor* (cf. Lévy, *PD*, 368), comme *senher* avec *senhor*. — 10-11. En *Traver* semble être (v. 30-31) le déclencheur des malheurs de *N'Huc*, causés par un excès de présomption verbale de sa part (v. 122-126, 149-150, 262-264, 315-317), mais en partie palliés par l'intervention de *Madona* (v. 605-607 et 612-615). Grâce aux faveurs secrètes de *Madona*, *N'Huc* jouissait à la cour d'une position supérieure à celle qui aurait dû être la sienne ; tout se passe comme s'il avait connu un enrichissement soudain, et

que lo mal avia mesclat,
e N'Uc sabia'n la verdat ;
sí altre vench fort bé armat,
mals e ardit e abrivat.
Zo dix N'Uch : « Eu vey lo traydor 15
que m'ha mès en esta dolor.
E, si él no fos tant moceneguers,
anch no fo milor cavalers
ne que d'armes valguès re mays.
Sos escuders és prous e gays 20
e'l té hom per aventurats :
e pus axí'ns em encontrats,
si ho lausats, en éls donem ».
E él respòs ardidamén :
« Vul que'm comandets l'escuder 25
e, si'm lexats lo cavalier,
eu lo us tendré afasendat ;
uy ajut Déus a la verdat ».
Con foren pres si en ausida
N'Uch li dix : « La gran falida 30
que avets dita comprarets ».
E él li dix : « Er manassarets
can a mi serets escapats
vostre elm tant gent clavelats ».
N'Uch e'N Trever se feríron 35
del mal talent e sí trotxèron
astas e arssons e pitrals
e les cingles, d'on fo grans mals,
que abduy a terra casèron
e lo sen e'l saber perdèron, 40
tant fort avien aürtat.

qu'il soit tombé en disgrâce pour avoir trahi son secret. — 14. mals e : ms. mals e e ; la première particule a été biffée par le copiste. — 21. Ms. : tenc ; après té, un n et un c exponctués. — 23. donem, « attaquons » ; bien que le ms. permette de lire donen, qui rime avec le vers suivant, nous optons pour la première des deux formes. — 27. Ms. : afasendats ; après afasendat, un s exponctué. — 30-31. En Traver a-t-il accusé N'Huc de fausseté après la rupture du secret qui lui garantissait l'amour de Madona et la position qu'il occupe ? — 36. Lire : de mal talent, cf. v. 314 ; trotxèron, qui semble transitif au sens de « frapper à plusieurs reprises ». D'après le DCVB, X, 559, trotxar est intransitif, et les significations attestées ne coïncident pas avec les nôtres. Voir l'occitan traucar chez Lévy, PD, 370.

[1v] E can agren un pauc estat,
cascun d'èls cobre son escut
sitot s'estaven esperdut ;
li cavalier traxero'ls brans 45
(er ausirets colps sobresgrans),
que N'Uch ané En Traver ferir
sus l'elm, que a terra'l fèu venir
seyeras e flos e cristayls
e l'un cayró, sí que'l gambals 50
no poria de la una part.
Traver hac de morir regart ;
ço dix N'Uch : « Vós avets pres
lo colp que m'aviets promès ».
Traver fari N'Uc en l'escut, 55
la meytat n'ac escuxendut
e'l rich asberc que és de malé.
Zo dix : « N'Uch, qui aytal colp dé
no avia trop endurat ;
si gran lo'l dé, gran lo m'à dat ». 60
E a N'Uch cresc la felonia
per lo gran colp que pres avia,
e va'l sus al muscle ferir
sí que'l braç dret li fé partir
del cors e vay a una part. 65
« Del vostre colp no he regart
uymay, si no ets esquarrés.

47-52. N'Huc frappe le heaume d'En Traver qui devait être gent clavelats (v. 34) comme le sien ; nous pensons que les objets tombés au sol font partie du cimier. Le cayró peut désigner un côté du heaume ou une flèche décorant le cimier ; le gambal est la courroie qui maintient l'étrier, DCVB, VI, 161, s. v. gambal. Pour regart, voir Lévy, PD, 320, « crainte ». — 55. Vers écrit en marge par la seconde main. — 56. escuxendut, voir Lévy, PD, 162, s. v. escoisendre, « déchirer, rompre ». — 57. L'asberc de malé est la cote de maille que Riquer nomme ausberg dans l'Arnès del Cavaller, Barcelone, 1968, 232. La forme malé est la première des rimes phonétiquement « françaises » du texte ; elle est ici en consonance avec dé, forme du parfait qui en catalan serait da, et en occitan det. Le dé du v. 60, en revanche, est une première personne. Les rimes en -é appartiennent habituellement à des couples de parfaits (139-140, 175-176, 207-208, 307-308, 387-388, 455-456, 527-528, 557-558, 563-564, 583-584, 681-682 et 685). — 60. dé, forme du parfait. Voir 57. — 63. Vers écrit en marge par la seconde main. — 67. Le dialogue tenu par les deux combattants pendant leur combat à partir du v. 30 culmine avec la victoire verbale de N'Huc, qui se permet d'ironiser sur les dons de gaucher d'un homme dont il vient de couper le bras droit.

- No só gens », sso dix En Trevers,
que anet saser e'l sapló.
« Ab aytant », ço dix N'Uch, « n'é pro ». 70
E tornà-sse'n sus son destrer
e no hac cura d'En Traver.
Ffenida és esta batayla
e l'altre no valc meyns mealya, 75
aquela que li escuder
feron, que quescú un qüerter
no tenia de son escut ;
tant règeu s'éron combatut
que les astas e'ls elms el's brans,
tot o trenqueren ab colps grans 80
e quescú sa massa tenia.
Zo dix N'Uch : « Per sancta Maria
esta batala partiré
e ya pus no ho sofferré ».
E él li dix : « Qual meravelya 85
[2r] si dos lops vencen un'ovelya ».
L'altre respòs : « No us tocarà
ne certes ja no'm n'aydarà.
O'm vençrets o jo us vençré
e, si us toca, d'él me partré ; 90
que ben deuria semblar ver
que n'agués egual vós poder
que ab mi no avets tant gasayat :
si'm toquas fort bé us he toquat ».
E él li dix : « Certes, ver és, 95
mas vós fariets què cortès
si us plasia que mon seyor
levés questa a gran dolor ».
E él li dix : « Certes, bé'm plats ;

69. La graphie masque le sens du vers : « qui alla s'asseoir sur le sable ». Voir Lévy, PD, 332, s. v. sablon : « sable ». — 71. destrer, « cheval de bataille ». DCVB, IV, 350, s. v. destrer. — 76. un : ms. .I. — 79. Ms. : astas els els, le premier els est exponctué. — 86. Ms. : unevolya. — 89. Ms. : Hom vençrets, r exponctué ; nous le conservons par analogie avec vençrè. La main qui a exclu le r a ajouté également un tilde sur le c. — 90. Ms. : partiré ; nous conservons le i exponctué. — 91-94. D'après nous, l'écuyer de N'Huc expose à son opposant, l'écuyer d'En Traver, les raisons d'éthique chevaleresque qui obligent à un combat à conditions égales. Passage obscur. — 92. Il faut comprendre « qui ait le même pouvoir que vous ». — 96. fariets què cortès, il faut comprendre « vous agiriez en homme courtois ».

- basta'm pus que vós me'n pregats. 100
Aydats-li, si'l podets aydar,
e nós, sèyer, pensem d'anar
que certes trop avem estat ».

E travessèron per un prat
e pel boscatge se n'entrèron 105
e tot lo jorn éls cavalquèron
e, cant vench envés lo vesprar,
éls s'anèron encontrar
ab homes que lenya compraven
e lus carretes ne carregaven. 110
Eren tuyt de negre vestit
e estaven trist e esmarrit.
N'Uch los dix : « Promes, Déus vos sal.
—Sèyer, e Déus vos gart de mal »,
éls resposèron mantinent. 115
E N'Uc dix : « Aquex vestiment
que és negre, per qué'l portats ?
—Ffort bé fayts com ho demandats ;
perdut avem nostre senyor,
un cavalier de gran valor 120
que ventura'ns avia dat.
Eras, per lo nostre peccat,
és-se fents e à-ho tot perdut,
car la ventura à tal vertut
que nuy fenyens no y pot caber 125
ne res al cobrar no pot valer ».
E N'Uch li dix : « A Déu siats.
—Sèyer, en bon punt vos n'anats ».

101. Ms. : Aydats-li, le li en interligne. — 104. un : ms. .I. — 107. vesprar, pour vesprejar, « commencer à faire nuit ». Voir Lévy, PD, 382 et DCVB, X, 758. — 109. compraven : variante précédente « compraren », corrigée par le copiste. — 114. Ms. : eu Déus, avec le u exponctué. — 115. Voir 3. — 119-126. Les hommes en deuil qui achètent du bois sont certainement d'anciens vassaux de N'Huc, et la description des motifs de leur deuil doit correspondre à l'histoire de la disgrâce du chevalier. Remarquons le mot ventura (v. 121 et 124), qui désigne le destin personnel du protagoniste (v. 276). Au v. 123, on dit clairement que le péché de N'Huc est d'avoir feint, d'avoir menti, probablement par la révélation d'un secret incroyable sans avoir tenu compte des pouvoirs surnaturels de Madona ; fents (v. 123) et fenyens (v. 125) sont respectivement participe passé et présent de se feindre (catalan : fènyer) « être négligent, ou même lâche », avec la désinence du nominatif. — 125. nuy : variante de null, « aucun ».

- [2v] Al rich palats vengren espert,
trobaren lo portal ubert 130
e sempre que N'Uc fo entrats
l'escuder fo pres e liatz ;
dins una càrcera fo mès.
« Ay Déus », sso dix N'Uc, « e hon és
l'escuder que pres mi venia ? 135
Ajudats-li, sancta Maria,
qu'eu no li pusc gent ajudar ;
bé u faria si ho pogués far ».
E N'Uch del caval devalé
e sovén plany e sospiré. 140
Lo caval romàs enfrenats,
no fo ni bé ne mal pensats.
E N'Uch se trasc son vestiment.
Violeta vench malament,
trista e morta e irada 145
d'un negre sardil abrigada,
e dix : « N'Uc, fort dolenta só ;
veser podets qual sisclató
vestí'm per lo vostre parlar :
trob avets perdut sens cobrar ». 150
Él dix : « Amiga, sapiats
qu'eu me'n suy tant desconortats,
que gran desig ay de morir
e gens a mort no vul gandar ».
Ela aportet què menyar 155
e él li dix : « Bé u podets far ;
ja nul temps mays no menyaré ».

132. Ms. : ligatz, g exponctué. — 142. L'expression penser de, « prendre soin de », attestée dans le DCVB, VIII, 428, s. v. penser, ac. 3. § b. — 144. Ms. : vench be malament, be biffé. Nous ne savons rien de cette Violeta, la demoiselle hardie qui risque sa vie pour aider N'Huc. Est-ce une servante de Madona ? A-t-elle quelque chose à voir avec les fleurs ? (v. 290). — 148. sisclató, le DCVB enregistre le mot, mais sans le définir. Lévy, PD, 77 : « étoffe de soie d'origine orientale ». Violeta ironise sur la pauvreté de sa robe de serge (v. 146). — 153-154. N'Huc montre son intention de mourir, qui le conduira à refuser les plats que lui présente Violeta (v. 156-157), et à désirer l'exécution capitale (v. 188). Pour gandar, voir Lévy, PD, 201 ; le mot signifie « échapper à ». — 155. menyar, lire menjar, « manger ». Voir v. 157, 163, 169, 293, 586, 651, 654, 663.

- E ela dix : « Jo us lexiaré
tot sol e romandrets aquí ;
consel no aurets de mi. 160
—Ey amigua, per Déu no sia,
pus eu no pogués que us valria.
—Ho menyarets o pauc o pro ».
La taula mès e hanc no fo
res que pogués metre pel col. 165
E ela dix : « Bé us tench per fol,
vós qui tant avets cavalquat
e combatut e trebalyat
e que res no vulyats menyar ;
[3r] trop vos volets desconortar. 170
—Enans », sso dix N'Uch, « és piyor
can adés no muir de dolor.
—E doncs, volets anar jaser ?
—Amiga, al vostre plaser ».
Lay a una cambra'l mené, 175
un lit cominal li mostré.
« Sèyer », dix ela, « aci us colgats.
—Ay las, en ta'mal punt fuy nats !
Ffort és camiat lo meu lits
e vengut en dol mos delits ! 180
Amigua, valya'm lo paratge
d'on vós vinets e'l gran linatge ;
si us play, ayats mercè de mé ».
Ela dix : « Sèyer, e de què ?
Faré-o, si pusc, volentera. 185
—Amiga, diré-us en qual manera.
Que'm menets on Madona jats ;
con abans seray escapats
pus tost er ma dolor passada.

158. lexiaré : mot suivi de to, biffé par le copiste ; anticipation du premier mot du vers suivant. — 176. Le lit cominal accentue chez le protagoniste le désir de mourir, car il en évoque un autre qui lui semble perdu pour toujours. Pour cominal, dans le sens de « commun, courant », voir DCVB, III, 323, s. v. cominal. — 183 Ms. : me, corrigé par la seconde main sur mi. Le souvenir du plaisir perdu décide N'Huc à affronter la mort, et il sollicite la complicité de Violeta. — 187. C'est le premier passage où l'on évoque l'amoureuse de N'Huc, nous ignorons dans quelle mesure avec son nom propre. — 188. Si notre interprétation est correcte, il faut lire ici escapats « décapité », au lieu de escapats « enfui » ; si N'Huc veut enfreindre l'interdiction d'entrer dans la

—En fol à fayta la jornada
l'escuder que ssa us ha menat ;
que aquel tingats per dampnat
es eu, si ab Madona us metia,
so fort ben certa que morria.
Sèyer N'Uch, con morta m'aurets,
diats, què us en milorarets ?
Que no us hi vey milyorament,
sèyer, ab vostre perdiment.
—Amigua, eu faz covinenssa
a Déu sens tota retenenssa :
si l'escuder mor, qu'eu morré
ne vos d'aytant vos n'aydaré ».
E ela dix : « Ajuda'ns fayt gran
es eu auré ma part del dan ».
Per la mà'l pres e dix : « Anem,
certa ssò que tots tres morem ».

A la richa cambra'l mené,
dedins lo mès e él gardé
e vi la cambra encortinada
[3v] de negre, mal aparelyada,
e'l lit on la dona jasia
no fo gens aytal com solia,
negres eren los draps aytals.
Violeta soffrí grans mals ;
tantost fo presa e ligada
e'n una altra carcre gitada
sens tarda que hanc no y metí.
E'l senyor N'Uc romàs aquí
denant lo lit adonelyat,
trist e dolent e despaguat.
Denant ela lum no y ardia,
mas lay a una part lusia

chambre de Madona, c'est parce qu'il sait que le châtement est la mort et qu'il désire mourir (v. 247). — 190-194. Violeta se compare à l'écuyer qui a conduit N'Huc au palais de Madona (voir 1). Le châtement réservé au chevalier s'il essaie de voir son ancienne maîtresse implique aussi celui de ses complices. — 200. retenenssa, cf. Lévy, PD, 325 : retenensa : « retenue, réserve ». — 208. Ms. : él perdé gardé, perdé biffé. — 209-213. Madona partage le deuil général des amis de N'Huc après sa disgrâce ; c'est le premier indice de son amour pour le chevalier. — 216. una : ms. .1. ^a — 219. Le mot adonelyat a été corrigé par la seconde main. Voir le v. 338. Voir DCVB, I, 206, s. v. adonollar, « s'agenouiller ». — 220. Ms. : despaguats ; après despaguat, un s exponctué. — 222. mas : suivi de quelques lettres biffées par le copiste.

una lantea paubrament.
« N'Uch », dix ela e'l marriment,
« e sab-me que no say què us dia ;
mas emperò la nuyt destria
car ja no an justiciat
l'escuder que us ha amenat
e la donçela que us hic mès
per sso com menys ne val lur fes ;
mas, can serà vengut lo jorns,
no es ja grans lo lur seyorns.
—A, Déu », sso dix N'Uch, « tant gran tort
si pels meus forfayts prèndon mort !
No auran jutge cominal ?
Que, pus qu'eu ay fayt tot lo mal,
certes qu'eu ho deg tot comprar,
qu'èls non ausèron contrestar :
membrava-lus la seyloria
qu'eu en est loc aver solia.
E, si'ls moren en esta fe,
certes a mi no irà bé,
qu'en mort los tindray compayia,
ni'ls pux valer per seyloria.
Prey que'm fassats tanta d'amor
que'm traxéssets d'esta dolor,
almenys que'm fassats escappsar ;
gran plaser me poriets far
que d'àls no us aus clamar mercè,
[4r] car say que no'm valria re
car trop són grans li mei forfayts ».
Ela'l dix : « Tolam-nos d'est plays,

224. C'est la tristesse qui la fait parler. — 226. destria, nous interprétons ce verbe comme un impératif. Madona invite N'Huc à vérifier qu'il fait nuit car les exécutions de l'écuyer et de Violeta n'ont pas encore été menées à terme. — 233-251. On remarque le ton désespéré du discours de N'Huc. Au lieu de demander grâce, il sollicite que justice soit faite sur ses complices, il allègue leur condition de subordonnés (v. 239-240) à sa propre seigneurie perdue, et il s'offre à la décapitation ; il prend l'attitude de celui qui a commis un péché sans rémission (cf. 153-154). 242. irà : mot corrigé par le copiste. — 243. Ms. : compaiya. — 245. Prey : ms. per rey, corrigé par le copiste ; Prey : première personne du présent de l'indicatif de l'occitan preiar ; en catalan, pregar, prec. — 252. C'est là que la fortune commence à tourner favorablement pour N'Huc.

sèyer N'Uch, que eu vos auré
 aquela mercè que poré.
 La donçela e l'escuder 255
 vos rendi sus aycí primer,
 es eu tostemps los amaré
 per tal con han fayt tant de bé.
 Vós, metets-vos aycí ab mi 260
 e fayts sso que us vulyats de mi,
 entrò'l yorn que m'ajats mostrada
 que la paraula sia provada
 que dixés en tort folament,
 d'on avets fayt gran perdiment. 265
 E los hostatges que us rendré,
 ab lo rey vos affinaré ;
 enqueras que us faré donar
 tant que porets honrat estar,
 e yo us daré al partiment 270
 assats de l'aur et de l'argent.
 E après prendets comiat :
 axí com si aviets somiat
 er tostemps de mi e de vós,
 e crey romandrets dolorós 275
 es eu iray-me'n despagada.
 La ventura és axí pausada,
 que als no us hi poria far ».
 E N'Uch s'anet pres luy pausar,
 e foren axí meytadat 280
 lo gaug e'l dol ensems mesclat :
 lays e plos, jugàs ensems,
 que no seria dit nul temps.
 Èls se levèron bon maytí
 e'l seyor N'Uch no exí d'aquí

Madona, apparemment, ne peut plus rien faire pour conserver indéfiniment l'amour du chevalier qu'elle aime ; en revanche, elle peut rétablir son honneur en faisant publiquement la preuve de sa bonne foi. C'est là le cœur du sujet de Lanval, que nous découvrons dans notre texte. — 259-264. Madona invite N'Huc à entrer dans son lit, où il semble que le chevalier doit démontrer quelque chose qu'il a dit dans un moment d'étourderie. Le péché du protagoniste comporterait-il aussi un gap sexuel ? — 265. Nous ne savons rien de ces otages que le roi garde aux fers (v. 378). — 272-273. La fortune inexorable (cf. 119-126) impose la séparation des amants après la révélation du secret. Madona se révèle maintenant être faite de la nature des rêves. — 274. Ms. : delorós. — 276. Voir 119-126 et 272-273. — 278. Ms. : E N'Huc pauset s'anet, pauset biffé. — 279-281. Douceur amère d'une ultime rencontre, bonheur ambigu.

sals que e'l verger s'adelitava,
 tantost en la cambra tornava.
 E'l rich palays no venia
 ela ni él, ne hom no'ls vesia
 mas cinc o sis del servidor,
 rosa e viola e flor. 290
 Al moster no volien anar,
 [4v] aquí'ls fasien missa cantar,
 e'ls menyàs eren adobats,
 e'ls servidors aparelyats
 en la cambra taules metien ; 295
 N'Uch e la dona s'asesien
 l'us pres de l'altre e menjaven
 e trob que d'als se pensaven.
 Can la taula era levada,
 tro al ric lit era la jornada ; 300
 aquí jugaven e resien
 e sospiraven e playien.
 Vuit jorns durà la benenansa
 axí mesclada ab malenansa,
 car no'l poc pus tenir axí. 305
 Ela'l féu traïre d'aquí
 e l'escuder que l'amené
 e N'Uc ploran acomiadé.
 Anet-se'n al rey a loer ;
 tuit gardero'l prous cavalier 310
 car de bon temps era vengut
 e no estava esperdut

285. Ms. : sals quel verger. — 287-288. Les amants se cachent-ils dans d'autres dépendances ? La seule chose que nous sachions, c'est que N'Huc et l'écuyer sont arrivés au palais, et que Violeta a conduit le chevalier dans la chambre tendue de deuil de Madona. — 289. cinc o sis : ms. .V. o .VI. Selon nous, del servidor est un pluriel, étant donné qu'en occitan il aurait dû y avoir un s, s'agissant d'un cas régime. Les erreurs de déclinaison sont rares dans le texte. — 290. Faut-il mettre les noms de fleurs de ces serviteurs en majuscules ? La viola citée a-t-elle quelque chose à voir avec Violeta, qui a été emprisonnée auparavant et qui est maintenant libérée ? (v. 255-256) — 291-292. On peut remarquer la compatibilité de la personne de Madona avec les préceptes ecclésiastiques. — 298. Il manque une syllabe ; nous proposons d'als no se pensaven. — 302. Ms. : playien. — 303. Vuit : ms. : .VIII. — 309. a loer, voir aussi v. 580. Selon les suggestions du professeur G. Colón, nous interprétons l'expression adverbiale comme a leer ou a laer, dans le sens de « volontiers » ou « avec plaisir ». Laer est la forme ancienne de lleure, « loisir ».

- ne ab mala cara com solia,
e'l rey de mal talent desia :
« Nul hom no deuria gaubar 315
zo que no pogués acabar.
—Per Déu », dix N'Uch, « acabar-s'à,
mas costa trop e costarà ».
Lo rey sesia fos e'l prat,
ab luy mant cavalier honrat ; 320
a scacs e a taules jugaven
e d'armes e d'amors parlaven,
l'un de sen, l'autre de folia
e cascú d'assò que's volia.
E N'Uch estava en pensamén 325
e fasia cara risén,
no aguessen gaug l'enemic
qu'éran del seu venir enic.
La bada del castel del rey
cridà : « Ací pres de nós vey 330
venir tro cent calvacadós
e porten garlandes de flos
e no armes ne garnimén,
mas tuyt són vestit ricament 335
e noblament encavalcats ».
Ab tant foren venguts e'l pratz
e là hon víron N'Uch estar
anero's tuyt a'donelyar.
N'Uch se levé e'ls aculý ;
assec-se ab éls e'l jardí, 340
e'ls so tengren a honrament.
Cascun tenia ligars d'argent,
mayordòmens eren de barós.
« Sèyer, nós em venguts a vós
per saber hon porem loc pendre 345

317-318. N'Huc sait maintenant que la véracité de ses paroles peut être prouvée. — 319. fos, pour fors, forme occitane du catalan fora, « dehors », avec suppression du r dans le groupe final -rs. — 329. La voix du guetteur ou de la sentinelle remplace celle du narrateur, et elle introduit dans les descriptions des commentaires favorables. Voir DCVB, II, 198, s. v. bada, ac. 2. — 331. cent : ms. .C. — 334. Ms. : tache d'encre après le mot vestit. — 338. anéro's, il faut comprendre « anéron-se ». Voir aussi 443. a donelyar, voir v. 219. — 339. N'Huc est le destinataire de la fastueuse ambassade, qui n'est que l'annonce de l'arrivée de Madona. — 342. ligars, lire lligars, « ornement pour la tête ou la robe ». DCVB, VII, 13, s. v. lligar, ac. 8.

- que flassam lo ric drap estendre
en què Madona estarà,
vós veyrets que gran loc tendrà ». Él los dix : « Ací on sesem,
que gens tam bel loc no yc vesem ; 350
pres de la plassa del castel
no y hac loc tan bo ni tan bel ».
E tantost com N'Uch ac parlat
les carretes foren e'l prat
que'l drap de la dona portèron, 355
e tantost la protxa fermèron,
qu'era d'argent gran e sobrera
e fayta de richa manera.
E con agren tendut lo drap
en la protxa, lesús e'l cap 360
ach un rich pom ab una àguila sus ;
quatre quintàs pesava o pus,
tot de fin aur esmerat ;
lo pom qui sus era pausat
semblava's tingués foc e'l cap ; 365
e'l cap del drap fo ric ses cap
de seda torta, ab mant seyal
que anch nul hom no'n vi aytal.
En loc de cordes, cadenes
d'argent faytes a mantes menes, 370
clavelés d'argent ab anels.
Sabjats que'l drap era fort bels,
que avia-y, certes, mirandes
e sales honrades e grandes,
cambres gent faytes e obrades, 375

356. protxa, dans ce vers le mot peut être également lu pertxa, car il est abrégé, comme au v. 492. En revanche, au v. 360, nous lisons nettement protxa ; ce doit être une erreur, car ce mot n'est attesté nulle part. D'après nous, la protxa est le mât principal qui soutient la toile de tente. — 361. Décasyllabe ; un : ms. .I. — 365-366. Ici confluent trois acceptions différentes du mot catalan cap : le pommeau du haut de la tente dont la partie supérieure semble briller comme du feu, l'extrémité de la toile de tente, la pointe d'un fil. — 367. seda torta, nous supposons qu'il s'agit d'une sorte de soie de grande qualité ; cette acception n'est pas attestée dans les dictionnaires. — 371. Nous considérons clavelés comme un participe passé morphologiquement francisé ; voir cependant clavelats au v. 34. Dans les deux cas, le mot signifie « travaillé par un orfèvre ». — 372. L'ornementation architecturale de la toile de tente est la culmination de

- [5v] anch hom no'n vi mils parelades.
 Cant lo rey anet lo drap mirar
 los hostatges fèu desferrar.
 E dix : « Si ma terra vendia,
 eu aytal drap far no poria ; 380
 aysò m'an fayt li lausenger
 que m'an mès en est destorber.
 N'Uch aurà son entendimèn,
 es eu romandrè flacament
 que l'aurè adés apelar ; 385
 e certes degre'n bé membrar
 cant de La Garnatxa'n levé ».
 E ab tant la bade cridé :
 « Ajuda-nos, sancta Maria,
 que er veg bela caveleria, 390
 que hanc nuyl temps no'n vi tan gran,
 eu crey que tot lo prat tindran ».
 Emperò la bada mentí
 que cavalier no avia aquí,
 ciutadans eren e burçeses 395
 e portaven mant rich arnès ;
 bornaven e'ntrèron per lo prat
 e tantost foren atendat.
 Après vengren li escuder,
 entr'él[s] no avia cavalier ; 400
 aquels lanssaven e jugaven

l'exhibition de luxe de ce passage, où l'on nous parle d'un mât et de câbles d'argent qui soutiennent la toile de tente. — 377. Avant même d'avoir ouvert la bouche, Madona a convaincu le roi de la véracité des paroles de N'Huc. C'est l'extraordinaire richesse de Madona qui éblouit le plus. — 381. En Traver en était peut-être un. Voir 10-11. — 382. destorber, voir Lévy, PD, 121, destorbier : « trouble », « obstacle ». Cf. v. 416 et passim. — 387. Tout ce qui touche au château de La Garnatxa reste obscur ; il semble que ce soit une propriété de N'Huc, probablement confisquée par le roi après sa disgrâce (v. 629, 666, 672). Ce vers semble faire allusion à une aventure où N'Huc se serait montré loyal et courageux. — 388. Cette nouvelle intervention du guetteur ou de la sentinelle prépare l'entrée du second groupe de messagers de Madona, qui arrivent regroupés selon leur catégorie sociale. — 391. Vers écrit en marge par la seconde main. — 395. Nous lisons nettement burçeses, qui ne rime pas avec arnès du v. suivant. Il faudrait le remplacer par burgès, seule forme attestée. Cf. v. 414. — 396. Ms. : portavent. — 397. La seconde main a modifié le mot que nous lisons ntrèron ; lecture incertaine. Les bourgeois joutent-ils ? Ce que nous lisons, ntrèron, peut-il vouloir dire « entre temps », ou « parmi eux » ? — 399. Après les bourgeois, arrivent les écuyers et la gent vil (juglès, soldadès,

- e encalssaven e fugien,
 e quals sabrà mils cavalcar ?
 Los jocs no eren per esmar
 que dos mil foren o pus ; 405
 bels, avinens eren quescús,
 gent vestit e aparelyat,
 de cels que'ls viron avien grat ;
 venien aquí pus de mil.
 Eras parlem de la gent vil, 410
 no pogren dir, e qui sap mays,
 que estats eren en mants assays.
 Lay e'l cap del prat s'atendèron,
 que ab los burgès no's mesclèron
 per paor que vil gent ni troter 415
 no y mesclassen nul destorber.
 Li juglès bé encavalcats
 ab palafres gent arreats,
 soldadès e prestador
 cavalquen e li gitador, 420
 [6r] e la gent d'aquela paria
 mais d'una gran legua tenia.
 Aquels, mas, e'l prat no entreren
 que là luny pel prat s'atendaven.
 Ço dix la bada : « Er crexem 425
 certas de mays que no volem,
 qu'eras entren per parti'n
 per la ribera e pel camin
 de gens honrades gran poder,
 que la terra no pusc veser. 430

prestador, gitador, v. 417 et suiv.). On remarque l'absence de nobles (v. 394 et 400) dans cette partie de l'escorte. — 403. Phrase laudative ; elle est littéralement interrogative, étant donné la valeur du pronom qual en occitan. — 404. esmar, « juger, calculer ». Voir DCVB, V, 358, s. v. esmar. — 408. Nous considérons le génitif comme subjectif ; les mille écuyers habiles et élégants sont reconnaissants envers ceux qui les regardent. — 410-412. La vilenie de la gent vil est en rapport direct avec le fait qu'ils n'ont pas été mis à l'épreuve (no eren estats en mants assays). — 415. troter, nominatif pluriel occitan. Voir DCVB, X, 559 : « courrier, homme rémunéré pour être envoyé... pour apporter... des avis ». — 420. Ms. : cavalquent. Pour li gitador, pluriel occitan, voir DCVB, VI, 305, s. v. gitador : « lanceur, qui lance des projectiles ». — 423-424. Ne riment pas ; il faudrait pouvoir introduire la désinence occitane -èron pour corriger l'erreur du copiste. — 425. Les gens honrades arrivent enfin, voir 399. — 427. parti'n, le mot a été corrigé par la seconde main, et le sens est douteux. Nous comprenons « pour en partir ». — 429. poder, la seconde main a corrigé le mot camin, cf. v. 428, copié ici par erreur d'après ce que nous lisons.

Entr'èls aug brugit trop gran,
 eu crey que trompadós o fan ». E N'Uch tramès pel palafre
 e'l coms d'Aguilén aytambé,
 anèron la dona aculir ; 435
 e can ela los vi venir
 tuit s'estanquèron mantinent.
 E en la carreta d'argent,
 qu'era de palis d'aur cuberta,
 estava una finestra oberta 440
 d'aquela part on éls venien.
 Lo comte e N'Uch dexendien,
 anèro's lay apropiari ;
 ela'ls fé l'escala pausar
 de fin aur, d'on abduy pugèron 445
 e al puyar se convidèron.
 Ela'ls dix : « Egals puyats,
 l'escala és ampla assats ».
 E tantost foren puyats,
 ela hac lo comte emparats ; 450
 ab l'una mà lo comte pres
 e'l braç a N'Uch pel col estès ;
 e'l comte qui pres si la vi
 ab pauch de son seny no axí.
 Entr'èls abdós ela's pausé 455
 e'l comte d'Aguilén doné
 joyas que mil marcs d'aur valien
 e'n fort de petit loc cabien,

434. Ce comte d'Aguilén est présenté d'emblée comme un ami fidèle de N'Huc, comme son protecteur face aux gens de haut lignage. Madona le traite avec déférence (v. 451, 456-457) et le loue d'être resté fidèle à N'Huc (v. 464-465). — 435. Le protagoniste et son ami s'empresment de souhaiter la bienvenue à Madona qui arrive pour faire justice en sa faveur. — 440. una : ms. .I^a. — 443. anero's, voir 338. apropiari, au sens d'« approcher ». — 444. pausar, le u a été ajouté par la seconde main. — 446. L'égalité entre N'Huc et le comte d'Aguilén, qui apparaît dans l'hésitation protocolaire concernant la préséance, est immédiatement confirmée par les paroles de Madona. — 450-452. Donner la main à un chevalier ou l'enlacer : c'est évidemment le second geste qui montre le plus d'amour ; emperats, pour emparats, « protégé », avec une désinence de nominatif superflue à cause de la rime (v. 449 : puyats). — 453-454. Nous supposons que le comte d'Aguilén n'a jamais vu Madona auparavant, mais qu'il a cru en son existence lorsque N'Huc a révélé son secret ; c'est pourquoi il est si surpris par sa présence réelle. — 458. cabien, lecture douteuse ; c'est un mot corrigé par la seconde main par-dessus tenien.

e après dix-li : « Gran plaser,
 en coms, yo us voldria veser 460
 aquí, tort ni forssa us faria,
 siats ben cert, qu'eus en voldria
 [6v] per ço quar avets N'Uc amat
 e ets ab luy en amiatat,
 e'l dès consel leyal e bo 465
 e per aquò n'ay gran raysó ».
 Lo coms dix : « Madona, mercès,
 que hanc non fo tant bela res,
 tant avinent ne tant cortesa,
 tant gent parlan ne tant apresada 470
 ne dona de tan gran dester
 com vós, ne ab tant de poder ;
 Madona, qu'en vós és tot bé,
 ab què ayats de N'Uch mercè.
 — En coms, eu dic que N'Uch sabia 475
 tot aquò que far s'en poria ».
 E'l coms e N'Uch se'n devalèron
 e li barons acompayèron,
 ans se presèron al destrair.
 Dels palafres no us cal parlar 480
 vint que la carreta menaven,
 ne del rich arnès que portaven,
 ni com eren bé fayts ni grans
 que del comtar seria afans.
 Avia-y un papalyó 485
 en la carreta rich e bo,
 d'obra vermelya, vert'e blava ;

459-466. La syntaxe des propos de Madona est quelque peu confuse. Le premier acte de justice de la nouvelle venue est de récompenser son ami. — 467-474. C'est là une sorte de « salut d'amor » succinct adressé à Madona par le comte d'Aguilén pour lui demander d'avoir pitié de N'Huc. — 471. dester, cela veut-il dire destrech, Lévy, PD, 121 : « domination, puissance » ? Remarquons à quel point on insiste sur la richesse de Madona dans ce vers et le suivant, cf. 377. — 473. Ms. : quem vós ets. — 475-476. Madona prononce-t-elle là un premier mot de confirmation des paroles de N'Huc ? — 479. Le protagoniste et son ami font partie de l'escorte de Madona puisqu'ils accompagnent ses barons ; destrair, voir Lévy, PD, 120 : « conduire, accompagner ». — 480. L'attention du narrateur se centre finalement sur la somptueuse charrette qui transporte Madona et ses demoiselles. — 483. Ms. : erets, avec un s et un t exponctués et un tilde de nasalisation. — 484. afans, nominatif occitan signifiant « soins, peine, tourment ». — 485. un : ms. .I. » ; papalyó, pour papalló, « tente ». Voir DCVB, VIII, 200, s. v. papalló, ac. II. 1.

sus, la cuberta estava,
 peyras e cristals hi avia
 e obres de grans maestria, 490
 e un rich carboncle ludent
 sus la protxa tant resplendent,
 duas cubertas pogra lumnar.
 Alí podien dompneyar :
 dones hi avia gran re 495
 que Déus tant belas no'n fê,
 e donzeles pus de cinc-cents,
 belas e joves e plasens.
 Li comte'l vescomte'l baró
 a N'Uch an solaz bel e bo, 500
 gent e suau l'aconortaven
 sí com destran pel prat anaven.
 La un d'èls dix : « Mays val mercè,
 sèyer N'Uch, que nul'altra re.
 E pus Madona és la gensor 505
 [7r] que sia al món ni melyor,
 ela no està sens mercè,
 que ab leys va e la reté.
 Per què us devets aconortar
 si felonía us fê parlar 510
 ni dire no degudament ;
 ací fort honrada gent
 e suy cert qu'èls vos n'aydaran,
 a tot lo menys mercè claman ». 515
 Lo coms d'Aguilén dix : « Senyós,
 vostre devets, vostres valós
 vos fay dir a N'Uch est plaser ;
 tal que ha soffert mant destorber

491. un : ms. I. ; l'escarboucle à la luminosité merveilleuse rend la tente de la charrette plus luxueuse encore que la tente aux v. 353-376. — 497. cinc-cents : ms. D. — 500. Lire, peut-être, ab N'Uch. — 512. Il manque une syllabe ; nous proposons de lire ici ací ha fort. — 514. Le noble de la suite de Madona qui donne courage à N'Huc depuis le vers 503 semble suggérer maintenant que notre protagoniste peut implorer la pitié de la dame grâce à l'intercession d'un grand nombre de gens honnêtes. C'est le sujet de la chanson de « l'aurifany », reprise par Curial e Güelfa, roman catalan du XV^{ème} siècle. — 516. devets, nous ne comprenons pas le mot, étant donné l'acception de Lévy, PD, 123 : « défense, interdiction ». Après le second vostres, fabós ou sabós, biffé. — 518. Tal nous semble qualifier N'Huc. Le comte d'Aguilén paraît répondre au noble qui veut s'attirer la sympathie de N'Huc en lui faisant remarquer que notre protagoniste a gagné seul la rémission de sa faute.

en est món per vera valor,
 e no'l podets sobrar d'amor. 520
 E siats cert que us aydarà,
 a vostra volentat farà ;
 mays vos dic, si'l podets cobrar,
 qu'él vos farà honrats estar
 e val-vos mès él per senyor 525
 que nuyl rey ni emperador ». 525
 E N'Uch al comte supliqué
 e suau mercè li rendé,
 e mentres n'aven destran
 axí tot gent e dompneyan, 530
 al ric drap foren atendut ;
 lo comte e N'Uch foren vengut
 a la carreta sus l'escala.
 Si us desia quinya ne quala
 ela era quant le devalèron 535
 ne'ls pobles quant la remirèron,
 trop seria larc per contar
 ne ja no u poria dictar.
 La quinta part de la beutat
 no n'i avia tant membrat 540
 d'emveya no cuydés morir.
 Lo comte la sap gent sofrir
 de l'una part ; de l'altra N'Uchs
 suau destran : « Desastrucs,
 que tot lo món de bé avia : 545
 [7v] la beutat e la cortesia
 e la noblesa e'l poder
 e'l gent parlar e'l bel saber,
 e per parlar o hay perdut ;

521-526. Aguilén parle maintenant de son ami comme d'un seigneur puissant. — 524. Ms. : honrats. — 534. Une fois que la charrette et l'escorte sont arrivées à la tente, on assistera à l'apparition magique et attendue de Madona, que le narrateur introduit par le recours à une ineffabilité de nature merveilleuse. — 534-538. Vers difficiles à interpréter. On dirait que la magnificence de Madona se mesure à l'aune de l'envie qu'elle suscite chez les bonnes gens. — 544. Ms. : suau desran. Il y a un bon moment que N'Huc et le comte d'Aguilén accompagnent Madona, ils la destran ; voir v. 479 et passim. — 544-554. Voilà le second discours d'excuse de N'Huc devant Madona ; si on le compare avec le précédent (v. 233-251), on remarque ici un ton d'espoir plus conventionnel, malgré l'allusion finale à la solution par le suicide.

Déus, com m'as tant leg confondut, 550
 qu'eu no avia tants peccats
 que ja'n degués esser dampnats !
 Que si ab luy non val mercès
 certes, ma vida no és res ».
 Ela féu aparés no l'ausís, 555
 vas lo coms un petit se ris ;
 e après N'Uch vas se giré
 e en la cara'l reguardé,
 e viu les làgremes exir.
 Ela gitet un gran suspir 560
 e mudà's tantost de color ;
 quesús avia gran dolor,
 e'l coms per N'Uch s'aconorté
 can ausí qu'ela suspiré.
 E cant éls la agren pausada 565
 en la cadeyra, que comprada
 no fôra per una ciutat,
 li seti foren adobat
 en què'ls barons s'asetièron ;
 e li escuders aportèron 570
 un rich tapic desús lo jonc.
 E puys aquí vengren, adonch,
 li trobador entrò a detz ;
 d'armes parlèron e de pretz
 e après fèron mays de bé 575
 que tuyt parlèron de mercè
 no de N'Uch, mas tant se valia ;
 e ela fort bé'ls entendia.

553. si, corrigé par le copiste ; luy, forme féminine occitane, fréquente chez les poètes catalans du XIV^{ème} siècle et du XV^{ème} siècle. — 556. un : ms. .I. — 560. un : ms. .I. — 560-561. *Madona* montre en public le trouble amoureux qui est le sien devant les larmes de son amant, prouvant ainsi de facto la véracité des affirmations de N'Huc, et peut-être aussi — qui sait ? — quelque chose en rapport avec ce qui est dit en 259-264. — 562. Vers écrit en marge par la seconde main. — 565. C'est le début d'une réunion plénière des nobles sous la tente de *Madona*, qu'elle préside elle-même assise sur une chaise somptueuse. — 571. Ms. : unc...tapic, lire tapic. Nous pensons que lo jonc évoque le branchage d'arbustes qui recouvrent le sol de la tente et sur lesquels les écuyers placent la natte ; DCVB, VI, 764. — 573. Ms. des, avec un s exponctué, et un t et un z ajoutés par la seconde main. — 574. Ms. : le mot pretz est également modifié par un signe de réitération de la correction du vers précédent.

Mentre est solàs se menave
 lo rey a loer hi entrava, 580
 ela's levé e l'aculí
 e fessé'l seser de prop si.
 Él humilment la covidé ;
 ela'l dix que hanc no mengé
 ab rey ni eras no faria 585
 que ab lo seyor N'Uc menyaria.
 Él dix : « Eu suy aparelyats
 de far les vostres volentats ».
 Ela respòs : « E eu o cre,
 mas de vós no vul nula re. 590
 Rey deu regir (e no és regens)
 [8r] ab dret e ab mercè ses gens ;
 e dic-vos que, si aquò no ha,
 no li val re tot sso que fa.
 Que no deu negú acusar 595
 si cert no li ho pot provar
 bo per veser o per ausir ;
 d'altre gise no'l deu ponir,
 car seyor en mig deu estar
 que degun temps no deu part far ; 600
 car tot príncep quant part se fa,
 és gran peccat quant poder ha,
 enqueras quan creu lausengés
 romanén pecs e mentidés.
 Eu no hic vinc per trob parlar 605
 mas per la paraula provar
 que N'Uc dix per sa felonia ;
 si no fos per ma cortesia
 (e car no vuyl N'Uch difamar),

579. Le principal responsable de la disgrâce de N'Huc apparaît enfin, le roi, qui lui a retiré sa confiance, a confisqué ses biens et a pris des otages. Nous savons cependant, depuis le v. 377, qu'il est convaincu de l'authenticité des affirmations du protagoniste. — 580. a loer, cf. v. 309. — 584. De quelle nature peut bien être la dignité d'une *Madona* qui traite le roi en personne avec tant de supériorité ? — 589-604. *Madona* reproche au roi sa partialité lors de l'affaire de N'Huc. — 591. regens, à valeur passive, comme un gérondif ? — 592. ab dret, le premier mot est une conjecture, due à l'absence d'écriture. — 598. gise, lire guisa. — 602. Ms. : pocant, que nous avons lu peccat, considérant le tilde de nasalisation comme superflu. Conjecture douteuse. — 605-622. Cette tirade constitue le cœur de la défense que *Madona* fait de son amant. — 608. Ms. : si no fors per.

ffaria-us viu deseretar 610
 ans que nul temps partís d'aquí.
 E N'Uch ha amenada mi ;
 al jorn que dix la paraula
 eu era sua e de sa taula
 e de son lit cant se volia ; 615
 e vuy ho son tot aquest dia
 e la nuyt que ve tro al matí,
 e puy partirem-nos, axí
 que ya nul temps ja no'm veurà
 ni eu N'Uch ; veus com nos va 620
 per la vostra sobreria,
 d'on Déu vós soffrir no deuria ».
 « Dona, eu say lo ffaliment
 qu'eu ay fayt per malvada gent.
 Can desits deseretar, 625
 certes fort vos és leu per far,
 mas eu suy aquí per l'esmena :
 d'aytant com mon poder s'estenda,
 en torn La Garnaxa'l daré
 tro a trenta castels que y he, 630
 bels e forts e gent poblats
 ab beles vilas e obrats ;
 e'ls lausengès escapssaré,
 e N'Uch de mi privat faré
 mas que nul home que'l món sia 635
 e mils serà de ma paria ;
 [8v] car és valent e enseyats
 humils e larc e ben armats
 e certes en ma cort farà
 tostemps mays sso que él se volrà, 640

610-611. Cf. 584. — 620-621. La pitié que Madona a éprouvée pour N'Huc fait retomber toute la faute des malheurs des amants sur la personne du roi. On remarque que l'on ne parle pas publiquement de la ventura inexorable qui faisait souffrir les amoureux lors de leur dernière rencontre amoureuse ; cf. 272-273. — 625-627. Le roi reconnaît le pouvoir supérieur de Madona ; cf. 377 et 584. Nous pensons que sa richesse est une garantie de son pouvoir. — 629. Pour La Garnatxa, voir 387. — 630. trenta : ms. .XXX. — 634. Le roi propose non seulement de restituer les biens de N'Huc et de les accroître, mais aussi de faire de lui son double. — 637-640. Ces vers sont recouverts par moitié par une tache d'encre et il est difficile de les lire ; de toutes façons, la seule conjecture est le c de car és.

e tench-me fort per desastruchs
 car pert tant e és gran peccatz ».
 Ela dix : « Fort bé o deÿts,
 e play-me com vos penedits
 d'él ; ab do fe onrada fi ». 645
 E N'Uch los castels establí
 de sos amics, de sos parens,
 que no y volc metre estrayes gens
 (qui son bon castel vol liurar,
 per què ne a cuy deu gardar). 650
 Li menyar foren adobat
 e'l rey dec pendre comiat.
 Ela'l dix : « No'm plats que us n'anets,
 sèyer, que aci menyarets.
 —Madona, vostres volentats ». 655
 E can abduy foren levats
 devalèyron de la cadeyra ;
 si us desia en qual maneyra
 menjaren ni foren servit
 en dos jorns no seria dit, 660
 con sègron hordonadament
 e foren servits bé e gent
 que'ls menyàs eren mant e bo,
 si que quesquí pagat ne fo.
 E cant la vexela lavèron 665
 a La Garnatxa la pugèron,
 d'aur e d'argent que mays valia
 que hom albirar no poria ;
 e enquare que fé cridar
 que hom seu no ausàs tornar 670
 aur ne argent, mas que u pugés
 a La Garnatxa e adés,
 e aquel qui no ho faria
 que sens tota mercè morria ;

641-642. L'absence de rimes entre ces deux vers, phénomène insolite dans le texte (pour les deux seuls cas cités, voir 395-396 et 423-424), laisse supposer que le copiste a oublié au moins deux vers, que la seconde main a également omis. — 642. pert, il faut comprendre « je perds ». — 643-644. Madona semble avoir aussi le pouvoir d'absoudre les péchés... — 645. fe, il faut comprendre, peut-être, « faits ». — 653-654. On dirait effectivement que Madona a pardonné au roi. Cf. v. 584 et 643-644. — 670-673. Vers copiés en marge par la seconde main. 672. adés, le s est une conjecture.

e anch no'n calc un turmentar 675
 que tuyt li volian puyar.
 Mayor maravelya vos diré
 que, qui'ns desia ço que he
 en ma terra, agués aquí.
 E'l rey se volc levar d'aquí 680
 e la dona acomiadé
 e a sson castel se'n torné ;
 dones et donçeles entrèron
 per lus cambres, aquí estèron ;
 e N'Uch sos parens ajusté 685
 [...]

Lola BADIA et Amadeu J. SOBERANAS.

675. un ; ms. .I. — 677-679. La seconde merveille évoquée ici par le narrateur reste mystérieuse. — 684. S'agit-il de salles de la tente ? de la charrette ? de La Garnatxa ? Ce vers a été copié en marge par la seconde main ; pour estèron, le ms. dit esterhon. — 685. On remarque chez le protagoniste un sens aigu de la propriété, du patrimoine, de la parenté et du groupe de fidèles ; v. 646-650 et 665-676.